

# Les historiens suisse romands et le roman historique de Walter Scott

Autor(en): **Saudan, Guy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **2 (1979)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870908>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## II

Les historiens suisses romands  
et le roman historique de Walter Scott

Nous avons vu le roman historique de Walter Scott suscitant l'émulation générale parmi les historiens, au moment décisif de la dissociation épistémologique de l'histoire et de la littérature, issues toutes deux de la notion de «belles-lettres». Ainsi, et ce jusqu'à la disparition de Michelet ou Macaulay, l'œuvre illustre d'un romancier constitue le modèle à l'aune duquel, consciemment ou non, on mesure les productions historiques.

Si les chefs de file de la nouvelle école historique, parmi lesquels Ranke lui-même, sont vivement influencés par le châtelain d'Abbotsford et expriment leurs dettes à son égard, qu'en est-il à la même période en Suisse romande?

Les historiens locaux font-ils leur l'ambition totalisante du roman historique, afin d'étoffer «les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées "histoires"»<sup>1</sup>? Suivent-ils le romancier écossais dans l'expression des conflits fondamentaux et de la dimension historique de l'aventure des individus; assimilent-ils la dramatisation de l'histoire, vécue comme situation personnelle<sup>2</sup>? Ou ne sont-ils sensibles chez Scott qu'à l'exotisme dans le temps, au dépaysement, au folklore, à la «bricabracomanie» comme dira Balzac? Plus généralement, comment les historiens romands tirent-ils parti de cette nouvelle perception de l'histoire, introduite par un de ces «littéraires» dont ils cherchent précisément à se distinguer?

Il va sans dire que l'examen de telles questions ne saurait être conçu dans la tradition idéaliste du dépistage philologique des «influences», mais doit prendre en considération les circonstances socio-historiques qui ont accompagné la constitution en Suisse romande d'une histoire comme discipline autonome.

Malgré l'intérêt du comportement de la jeune histoire romande envers cette littérature qui dit la totalité de l'histoire au sens lukácsien, la carence d'études romandes ou helvétiques sur le sujet ne cède en rien à la pauvreté numérique des travaux consacrés au roman historique. Autant dire qu'une étude approfondie concernant Scott du point de vue historiographique

romand reste à faire. Sans prétendre combler cette lacune, nous entendons, par les lignes qui suivent, caractériser globalement l'attitude des historiens suisses romands face à la nouvelle conception historique d'un romancier: Walter Scott.

Pour ce faire, nous commencerons par esquisser la situation intellectuelle romande sous la Restauration puis la Régénération, afin de mieux saisir ensuite l'impact local du fameux romancier, et enfin le rapport des historiens romands à cette littérature historique.

Tout d'abord, en quel sens concevoir une entité romande à l'heure confédérale des dissensions religieuses et patriotes? Certes, ce ne sont pas le commun dénominateur politique — l'archaïsant «Pacte» de 1815 — ni surtout la très récente intégration politico-juridique des cantons suisses romands en tant que tels qui confèrent alors sa personnalité à la Terre romande. Celle-ci se distingue encore avant tout, jusqu'au Sonderbund, par l'association caractéristique du parler français et d'une culture réformée. Ces deux éléments suffisent grosso modo à déterminer, contrairement à la Suisse germanophone, une certaine perméabilité au romantisme d'un Chateaubriand et, davantage qu'en France catholique et «restaurée», une ouverture notoire à l'Angleterre réformée et «libre». Les contrées romandes catholiques, quant à elles, ne se signalent guère par leur cosmopolitisme culturel, encore moins par leur précocité intellectuelle. De plus, l'actuel Jura, Fribourg et le Valais connaissent, ceux-ci le bilinguisme, celui-là l'emprise directe d'un canton alémanique. Il ne pourra donc être question, sous la dénomination romande et dans la perspective qui nous occupe, que des villes de Genève et Lausanne et leur rayonnement. Neuchâtel, quoiqu'elle aussi francophone et protestante à la fois, ne participera que plus tard à l'essor intellectuel régional.

Ici comme ailleurs, la nature et l'importance de l'accueil réservé à la nouvelle conception de l'histoire promue par le roman historique de Scott procède essentiellement de deux facteurs: à savoir d'une part le rapport au romantisme, lui-même étroitement lié à l'empreinte spécifique laissée par le cortège de bouleversements issus de la Révolution de 1789; de l'autre, l'intensité des liens avec la culture britannique.

Or, pour ce qui est du premier point, ni la Révolution, ni le romantisme n'ont eu sur notre pensée l'influence exercée outre-Jura. Faut-il rappeler que 1789 a d'abord signifié concrètement aux Genevois l'assujettissement de la République, et aux Vaudois

l'émancipation nationale: deux circonstances opposées ayant pour même suite que les Romands manquent la portée sociale des événements. L'acception du romantisme sur les bords du Léman s'en trouve profondément touchée et notre «Mal du siècle» ne prendra à aucun moment le sens de ce mélange d'ardeurs et de langueurs d'une génération à qui la bourgeoisie avait promis la démocratie pour ne jamais la réaliser. Au temps de l'effervescence patriotique et confessionnelle, comment saisir en Suisse romande ce tragique des ambitions d'universelle liberté livrées à l'anarchie des intérêts? Vaud et Genève avaient acquis l'un l'indépendance, l'autre l'accueil au sein de la Confédération; n'était-ce pas l'essentiel? Dans ce «pays bien à part» donc<sup>3</sup>, point d'insurrection romantique contre les contraintes «philistines», et pas davantage de suicides épidémiques. Le romantisme version romande est plutôt celui des vaches en bois peint et des grottes artificielles au fond des parcs, en somme de tout ce qui a trait au sentiment de la nature, au pittoresque du passé national, à une certaine mélancolie aussi.

Isabelle de Montolieu (1751-1832) donne l'impulsion au pré-romantisme régional avec *Caroline de Lichtfeld* (1786), premier en date d'une série proluxe de romans plus que redevables au pillage des littératures étrangères. Dans la même veine, Louis Bridel (1759-1821), frère du Doyen, s'essaie à décrire la société helvétique d'avant la Révolution dans les très déclamatoires *Infortunes du chevalier de Lalande* (1787). Marie-Louise-Françoise de Pont-Wullyamoz (1751-1814) apporte elle aussi sa contribution au genre du roman historique national ultra-sentimental; mais c'est encore à I. de Montolieu que l'on doit, d'après Virgile Rossel<sup>4</sup>, l'un des premiers essais notables de «littérature d'imagination appliquée à notre histoire»: ses *Châteaux suisses* (1816). Ce sentimentalisme, de mise dans la «ville des romans» — selon le mot de Napoléon — va de pair avec le patriotisme populaire du Doyen Bridel (1757-1845), dont les *Etrennes helvétiques* conjuguent, près d'un demi-siècle durant, l'émulation patriotique et la célébration des vertus civiques avec la sensibilité aux beautés de la nature alpestre et l'idéalisation des mœurs ancestrales, mêlant dans un modeste almanach anecdotes sentimentales, chants et romances, récits de voyages à pied aux récits d'histoire nationale. De la sorte, une coloration essentiellement sentimentale, édifiante et patriotique du préromantisme suisse romand prépare le terrain à ce qui sera plus tard une crise avant tout théologique, tant il est vrai que le «Mal du siècle» prendra localement la forme

d'une inquiétude mystique, dominée par la recherche anxieuse du salut personnel dans le sentiment tragique du péché<sup>5</sup>.

Nous voilà loin du romantisme «prométhéen»<sup>6</sup> de la France voisine. On ne saurait trop insister en effet sur l'extraordinaire emprise théologique réformée dans la vie intellectuelle romande, à l'instar du caractère par-dessus tout confessionnel des conflits socio-économiques contemporains au niveau helvétique. Edification et patriotisme sentimental sont donc au cœur d'une littérature qui s'impose le devoir d'être saine et bienfaisante en un pays friand de «tout ce qui, dans les productions de l'imagination, est simple, populaire, mâle et propre à entretenir dans les cœurs les sentiments de religion, d'humanité et de patriotisme»<sup>7</sup>.

Ce sont ces tendances précisément qui inclinent au rapprochement, avec la culture britannique, seconde condition à la réception de Scott. Nous disposons à cet égard de l'étude minutieuse du professeur Ernest Giddey sur le rôle de *l'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse romande au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>8</sup>. Dans l'attente d'un volume sur le siècle suivant, que peut-on dire, en l'état présent de la recherche, de l'anglophilie romande aux environs de 1820?

Si Genève a de bonnes raisons de se faire anglomane pour mieux conjurer sa gourmande voisine, qui plus est pays de la Révocation, les Vaudois se souviennent avoir révééré en l'Angleterre un Etat souverain et acquis à la Réforme, en dépit de sentiments quelque peu mitigés pour ce pays, suite à l'irruption des alliés dans la Suisse de la Médiation. De fait il n'est pas jusqu'au Réveil lui-même qui ne compte parmi les fruits de l'influence tout à la fois théologique, philosophique, littéraire et politique anglo-saxonne sur une mentalité prédisposée.

Sevrés par le blocus, nombre d'Anglais investissent à nouveau le Continent dès 1815, pour se fixer plus particulièrement à Nice ou sur la Riviera vaudoise, suivant la saison. Genève et Lausanne comptent de vivantes colonies britanniques, tandis que Nyon, Rolle, Avenches ou Vevey constituent des lieux de résidence privilégiés. Mais la présence physique des citoyens britanniques, fussent-ils Byron ou Shelley, n'est pas seule en cause dans la transmission culturelle qui nous intéresse: aux côtés des libres adaptations d'I. de Montolieu — dont une version de *Raison et Sensibilité*, de Jane Austen —, et des multiples traductions en circulation, l'apport des revues est déterminant. Au premier rang bien sûr, la *Bibliothèque britannique (Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts* dès 1816) qui offre aux Genevois un

point de ralliement à partir de 1796 et devient bientôt un organe international, apprécié de toute l'Europe savante pour son incomparable diffusion des dernières nouveautés intellectuelles britanniques, puis européennes. Mentionnons au même titre quoique toutes proportions gardées, *The Anglo-Genevan, critical journal for 1831 in two parts*, publié lui aussi à Genève, par Sir Samuel Egerton Brydges.

De telles conditions, renforcées par la large place accordée à l'Angleterre dans la presse romande, ne pouvaient qu'assurer une diffusion optimale de Scott dans la région lémanique. Si l'on en juge en effet par l'abondance des extraits, commentaires, comptes rendus et allusions diverses parus dans les périodiques de la place, la vogue de l'Écossais à Genève et Lausanne fut en tout cas comparable à sa célébrité outre-Jura. Il semble en outre que la *Bibliothèque britannique* genevoise ait, la première, constitué une voie de pénétration pour Scott en France. Dès 1814, l'année même de la parution de *Waverley*, premier en date des romans du futur baronnet d'Abbotsford, la *Bibliothèque britannique* en publie un commentaire, célébrant «l'Arioste du Nord», doué d'une «imagination brillante» et d'un «talent éminemment pittoresque»: «c'est à la fois un barde et un troubadour». Bien que Scott, s'essayant dans un genre pour lui nouveau, conserve encore l'anonymat, l'auteur de l'article, fort au courant, n'hésite pas un instant à attribuer *Waverley* au grand rival de Lord Byron sur le Continent. Par la suite, la *Bibliothèque universelle*, secondée par le *Journal de Genève* ou la *Revue suisse*, ne cessera de tenir l'élite intellectuelle romande et internationale au fait des manifestations du romancier. Quant à sa tendance générale, la réception romande de Scott, conformément au romantisme sentimentalo-patriotique local, est à la valorisation du pittoresque des «tableaux historiques» «couleur locale». Simultanément, on affiche un certain désintérêt pour l'histoire écossaise, avec laquelle on ne se sent guère d'affinités: Emmanuel Develey, révolutionnaire vaudois de la première heure et remarquable mathématicien curieux de tout, juge bon de remédier à cet inconvénient par la rédaction d'un *Guide pour les lecteurs des romans de Walter Scott et de Cooper* (1835) dans lequel, après avoir établi un abrégé de l'histoire anglo-saxonne à l'intention des amateurs, il procède à la classification chronologique des œuvres des deux auteurs en fonction des thèmes historiques traités. Ce n'est pas en France que la bourgeoisie eût eu l'utilité d'un tel guide: des luttes de races aux luttes de classes, elle retrouve aisément dans l'histoire

d'Angleterre les problèmes qui sont alors les siens. En Suisse romande, par contre, on est mal préparé à saisir l'aspect le plus novateur du roman historique: l'expression des luttes fondamentales et de la dimension historique de l'aventure des individus. Tout au plus émet-on quelques remarques suggestives du type: «Jadis, on se contentait de lire le récit des batailles et des victoires; aujourd'hui le présent parle, on interroge le passé»<sup>9</sup>, ou encore: «On dit, et l'on a raison, que les romans de Walter Scott sont en quelque sorte un supplément à l'histoire du Moyen Age»<sup>10</sup>. De là à discerner l'originalité de cette nouvelle perception de l'histoire importée d'Ecosse...

Pourtant, parmi les Romands, les historiens «de métier» présentent quant à eux les réactions les plus dignes d'intérêt à l'égard de Scott.

En fait de «métier», ils sont loin d'être cantonnés dans leur seul domaine: la plupart ont suivi la formation théologique conforme à la tradition et, lorsqu'en 1837 à Lausanne ils se constituent en *Société d'histoire de la Suisse romande*, ils comptent dans leurs rangs pasteurs, magistrats, hommes de sciences aussi bien que de lettres. De plus, il faut y insister, la nouvelle histoire romande, issue des *Etrennes helvétiques* ou des contes historiques de M<sup>mes</sup> de Montolieu et de Pont-Wullyamoz, se dégage à peine de la poésie et du romanesque. Du Doyen Bridel, Eusèbe-H. Gaullieur, professeur d'histoire à l'Académie de Genève, dira qu'«il fut poète avant d'être historien»<sup>11</sup>. Alexandre Daguët, enseignant l'histoire un quart de siècle durant à l'Académie de Neuchâtel, s'avancera davantage en qualifiant le Doyen de «Walter Scott, moins le génie»<sup>12</sup>.

Ceci dit, la réaction des historiens face à Scott présente cette caractéristique en Suisse romande qu'elle débouche sur une nouvelle écriture romanesque, non académique, de l'histoire.

En effet, dans un pays où l'histoire romantique est sous-représentée, les historiens produisent parallèlement «nomenclatures de faits» et romans historiques, plutôt que d'opérer leur synthèse. Ainsi, les historiens vaudois, genevois, valaisans le cas échéant, ne s'expriment directement ou indirectement sur Scott et ne s'en inspirent que dans leur production romanesque. En outre, la quasi-totalité des romans historiques d'origine locale est l'œuvre d'historiens plus ou moins avérés, et non des moindres. Qu'on en juge: on relève, dans l'ordre chronologique de parution, les noms de J.-Ch.-L. de Sismondi, celui même des *Nouveaux principes d'économie politique*, de l'*Histoire des Républiques italien-*

nes au Moyen Age et de l'*Histoire des Français*; Emmanuel Develey, professeur de mathématiques à l'Académie de Lausanne, membre de nombreuses sociétés savantes d'Europe, auteur du guide déjà rencontré pour les lecteurs de Scott et rédacteur d'un roman historique en collaboration avec Bridel<sup>13</sup>; Charles Didier, rédacteur du *Courrier du Léman*, collaborateur de la *Revue des deux Mondes* et de la *Revue encyclopédique*, auteur d'un *Coup d'œil historique sur les dernières révolutions de la Suisse*, Charles-Louis de Bons, homme de lettres et d'Etat valaisan de premier plan, membre fondateur de la *Société d'histoire de la Suisse romande*, auteur d'une *Origine et généalogie de la famille de Bons*; F.-J.-Louis Rilliet de Constant, commandant genevois de la première division durant le Sonderbund, auteur de récits de ses campagnes; James Fazy enfin, le « créateur de la Genève moderne », économiste et homme d'Etat, publiciste et historien à ses heures, membre lui aussi de la *Société d'histoire*.

Parmi ces historiens à divers titres, auteurs de romans dans la manière de Scott dont la publication s'échelonne de 1822 à 1840, tant Sismondi que Develey ou de Bons se réclament explicitement de l'illustre romancier. Quelques critiques parues dans la presse de l'époque, assorties des commentaires d'un Monnard ou d'historiens ultérieurs de la littérature romande, tels Daguët, Godet ou Rossel, permettent une évaluation sommaire du retentissement régional, voire international de certains de ces ouvrages. Charles Didier, que Monnard hisse au niveau de Vigny parmi « ceux qui se sont le plus rapprochés de Scott »<sup>14</sup>, paraît avoir enregistré un franc succès avec son très hétéroclite *Rome souterraine* (1833), dédié « au Pape ». Du roman de E. Develey, *Les Egyptiens sur les bords du lac Léman ou Sébastien de Montfaucon, dernier évêque de Lausanne, chronique du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle* (1828), on assure dans le *Journal de Genève*<sup>15</sup> qu'il « se fait lire, a de la couleur, et vaut bien la plupart des romans de ce genre si fort à la mode aujourd'hui ». Le livre connaîtra du reste plusieurs traductions allemandes successives. *Julia Sévéra, ou l'an 492; par J.C.L. Simonde de Sismondi, auteur de l'Histoire des Français, de l'Histoire des Républiques italiennes au Moyen Age, de la Littérature du Midi de l'Europe, etc.* est traduit, quant à lui, l'année même de sa parution (1822), et publié à Leipzig.

Si les intentions édifiantes et patriotiques<sup>16</sup> tiennent une large place dans l'engouement des historiens romands pour le genre répandu par Scott, il est des raisons plus spécifiquement histo-

riennes à cet emballement pour une sorte de «supplément à l'histoire»<sup>17</sup>. Laissons Sismondi s'en expliquer dans son *avertissement à Julia Sévéra*: «Tandis que, dans un ouvrage d'une forme plus sérieuse, je me suis efforcé de montrer, sous un jour plus vrai qu'on n'a pu le faire jusqu'ici, l'enchaînement des événements publics, les grands caractères historiques, les victoires et les désastres, les hautes vertus et les forfaits des peuples et des rois de la France; je voudrais, à chaque grande révolution tout au moins, pouvoir montrer aussi à mes lecteurs la vie commune dans un cadre d'imagination, et pour des personnages fabuleux; mais en étant toujours guidé par des recherches historiques, et en me conformant scrupuleusement pour la peinture des opinions, comme pour celle des caractères nationaux, aux écrivains contemporains.» Ce passage exigeait qu'on le cite *in extenso*, tant il exprime clairement le dilemme des historiens romands: d'un côté l'histoire académique, de l'autre l'histoire-fiction pour mieux dire la réalité historique, sans pour autant porter préjudice à la recherche. Ce sont deux choses pour Sismondi que d'écrire l'*Histoire des Français* ou de «peindre l'état des Gaules à l'époque de l'invasion de Clovis». Cette dernière entreprise, celle du roman historique, réclame pourtant des travaux d'érudition: Develey, Didier, de Bons, Rilliet de Constant ou Fazy, de même que Sismondi, citent tous leurs sources, quand ils n'accompagnent pas leur récit de *notes historiques*. Ce n'est donc pas tant la recherche érudite, le «sérieux», qui distingue l'histoire du roman, mais plutôt la figuration d'une «vie commune» nouvellement concernée par le drame historique. Ainsi, après que Sismondi a illustré les luttes des Francs et des Gaulois à l'image de celles des Normands et des Saxons, Develey, avec l'appui du Doyen Bridel et non sans avoir remémoré *Julia Sévéra* à côté d'*Ivanhoe*, évoque les conflits d'intérêts opposant le duc de Savoie à Berne en Pays de Vaud au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans le même esprit, de Bons retrace, avec *Blanche de Mans ou découverte des eaux de Loèche* (1836), les «glorieuses luttes pour la liberté», et Fazy relate, dans son *Jean d'Yvoire au bras de fer, ou le tour du lac en 1564* (1840), les vicissitudes de la prépondérance genevoise sur le lac, face aux Bernois et aux Savoyards. Rilliet de Constant, enfin, ranime le souvenir des guerres de Bourgogne, «apogée de la gloire militaire des Suisses», dans une *Chronique de Saint-Cergues* (1839).

Tous donc, le trop folklorique Didier mis à part, tirent de Scott la leçon de la figuration des conflits historiques fondamentaux, mais en conférant à ces derniers un caractère essentiellement

patriotique et édifiant. Comment pouvait-il en être autrement à l'heure de l'émancipation nationale, vaudoise et genevoise, des animosités confessionnelles et, comme nous l'avons vu, du romantisme mystique en résultant ?

A la différence de la situation française, l'écriture de l'histoire en Suisse romande était alors loin de constituer l'enjeu d'une lutte pour une conception progressiste ou réactionnaire de l'histoire : Scott, dans ces conditions, ne devait marquer que le genre le plus approprié, par son caractère populaire, à l'élaboration et à la diffusion d'une imagerie traditionnelle concourant à la formation d'un sentiment national, à savoir cette sorte de « supplément à l'histoire »<sup>18</sup> que met en place le roman historique. D'où l'hétérogénéité persistante en Romandie d'une écriture académique et d'une écriture romanesque de l'histoire.

Une exception notable cependant, témoin local isolé d'une historiographie académique romantique et patriotique : Juste Olivier. Après avoir donné son *Canton de Vaud*, « monument à ma patrie »<sup>19</sup> que les milieux nationalistes n'ont pas manqué de se réapproprier un siècle plus tard, le célèbre historien lausannois affirmait en 1839, lors de son installation comme professeur ordinaire à l'Académie : « On naît historien comme on naît peintre ou poète. (...) Pour comprendre l'homme et le peindre, pour exprimer la vie et les passions, pour forcer le secret humain, il faut certaines facultés d'artiste, poétiques, dramatiques, outre la simple érudition. »<sup>20</sup>

Le cas d'Olivier, lequel d'ailleurs ne fait nulle référence explicite à Walter Scott, ne modifie toutefois guère les caractéristiques majeures de la réception de l'œuvre romanesque de l'illustre Ecossais par l'ensemble des historiens romands.

En prenant un tour fondamentalement patriotique et moral, en encourageant une écriture romanesque de l'histoire de la part des historiens eux-mêmes en sus de leur production académique, le roman historique de W. Scott n'a pas agi sur la génération romande contemporaine d'historiens sans se plier lui-même à l'Histoire.

Guy SAUDAN.

## NOTES

<sup>1</sup> Honoré de Balzac, «Avant-propos» à la *Comédie humaine*, *Œuvres complètes*, Lausanne, Ed. Rencontre, 1958, p. 38.

<sup>2</sup> Cf. les travaux de György Lukács et Pierre Barbéris.

<sup>3</sup> Comme l'écrivait Sainte-Beuve de Lausanne en 1837, cité par Henri Perrochon: «Le romantisme dans le canton de Vaud», *Revue historique vaudoise*, janvier 1928, p. 1.

<sup>4</sup> *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines jusqu'à nos jours*, Zahn, Neuchâtel, 1903, p. 446.

<sup>5</sup> Cf. Henri Perrochon, op. cit.

<sup>6</sup> Cf. Pierre Barbéris, notamment dans *Histoire littéraire de la France*, Paris, Editions sociales, 1976, T. IV, vol. 1, pp. 477-490.

<sup>7</sup> *Le Nouvelliste vaudois*, 9 avril 1824, p. 4.

<sup>8</sup> «Bibliothèque historique vaudoise », n° 51, Lausanne, 1974.

<sup>9</sup> *Bibliothèque universelle*, 1831, T. I, 46, pp. 402-403.

<sup>10</sup> *Journal de Genève*, 25 décembre 1828, p. 226.

<sup>11</sup> *Etudes sur l'histoire littéraire de la Suisse française, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève et Paris, 1856, p. 267.

<sup>12</sup> Cité par Virgile Rossel, op. cit., p. 450.

<sup>13</sup> Cf. Henri Perrochon, «Le Doyen Bridel collaborateur d'un mathématicien romancier», in *Mélanges d'histoire et de littérature offerts à Charles Gilliard*, Lausanne, 1944.

<sup>14</sup> *Extraits du cours d'histoire de la littérature française dès la fin de l'Empire jusqu'à nos jours*, notes du cours de 1836-37 à l'Académie de Lausanne, p. 24.

<sup>15</sup> *Journal de Genève*, op. cit.

<sup>16</sup> Develey, de Bons ou Fazy, de même que Heinrich Zschokke d'ailleurs, sont séduits par le caractère «instructif, moral, utile» du roman historique (introd. aux *Egyptiens*, p. VII), lequel se doit de célébrer «les hommes simples mais énergiques» ayant pris part au «laborieux enfantement de l'indépendance dont nous jouissons» (préface à *Blanche de Mans*, pp. XI-XII).

<sup>17</sup> *Journal de Genève*, op. cit.

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> 2 T.: 1837 et 1841.

<sup>20</sup> *Discours prononcés à l'installation de M. Juste Olivier comme professeur ordinaire d'histoire dans l'Académie de Lausanne le 23 juillet 1839 par M. Jaquet, C. Monnard, J. Olivier*, Lausanne, Ducloux, 1839.